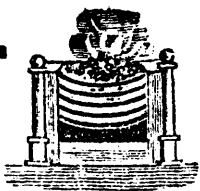


LE COIN DU FEU,

RECUEIL DE LECTURES



AMUSANTES ET INSTRUCTIVES

VOL. I.

SAMEDI, 17 JUILLET 1841.

No. 35.

SOMMAIRE DES MATIÈRES.

LA MARGRAVE, (suite et fin); LES DEUX PIERRENS; LA JEUNESSE D'UN HOMME POLITIQUE.

LA MARGRAVE.

—...—
[SUITE ET FIN.]

II.

Un mois après la visite de la margrave au vieux château, nous retrouvons le comte de Hauzenern à côté d'elle, dans la même allée, dans le même tête à tête; mais nous le retrouvons triste, il n'est plus timide, il est d'une froideur glacial, lui que nous avons laissé si passionné. C'est qu'il avait vu se réaliser toutes ses espérances, et qu'il sentait combien ses espérances étaient des chimères.

Quand à la margrave, elle redoublait d'agaceries; elle déployait ses séductions, et ses coquetteries offraient tant de charmes, que la contrainte du jeune homme finit par céder. Il oublia encore une fois ce qu'il avait oublié si souvent, combien le caractère de Sibylle offrait peu de sûreté et d'indulgence. Il se laissa reprendre à des pièges si bien ourdis que, tout en les voyant, il ne pouvait les éviter; et quand il donna la main à la margrave pour descendre de cheval, il se retrouva son esclave, lui qui avait tant juré d'être son maître.

—Mademoiselle de Freyberg, puisque c'est vous qui devez nous servir d'intermédiaire, sachez, je vous prie, si c'est le bon plaisir du pieux anachorète de nous accorder une audience? Je suis fidèle au rendez-vous; il ne l'aura pas oublié, je l'espère.

La fille d'honneur ne fit qu'entrer dans les ténèbres; elle rencontra l'ermite qui venait au devant d'elle. Il se montra à la porte, et invita par un geste la princesse à le suivre. Elle obéit presque machinalement. Tout à coup elle se retourna.

—Je ne puis me décider à entrer seule dans cet antre, dit-elle en souriant. Comte de Hauzenern, accompagnez-moi; on me permettra bien cette petite distinction.

Le comte ne se le fit pas répéter. Le bon père marchait devant eux et les guidait à travers

les décombres, qu'il paraissait connaître parfaitement. Ils entrèrent dans une chambre un peu mieux conservée que les autres. Une natte étendue par terre, un escabeau de bois, un crucifix, en formaient tout le mobilier. C'est ordinairement l'usage des cénobites; mais une singularité frappa la princesse: en face de la fenêtre un grand tableau couvert; on en apercevait que le cadre, d'une richesse peu commune.

L'hermite offrit en silence l'escabeau à la margrave, elle s'assit, légèrement émue, et pour la première fois de sa vie, peut-être, elle éprouva une vive curiosité.

—Vous avez désiré me parler, Madame; que me voulez-vous?

—Je pense que vous devez le savoir, mon père, puisque vous savez tout.

—Comment cela se pourrait-il? vous ne le savez pas vous-même.

Le prince sourit.

—Je connais toute votre vie, Madame; je la connais aussi bien que vous, et si je voulais parler vous seriez forcée d'en convenir. Mais ce serait long, et d'ailleurs je ne vous apprendrais rien. Vous êtes venue à moi pour connaître l'avenir; je vais essayer de vous satisfaire. La vie que vous menez n'a que deux issues: la pénitence ou le désespoir. Vous pouvez encore choisir. Si vous revenez à Dieu, Dieu est grand, il est bon, il est miséricordieux; il oublie et il fait oublier. Si vous vous retirez de lui, il vous abandonnera à votre conscience. Et alors, Madame, ce sont des jours sans repos, des nuits sans sommeil. Des spectres moqueurs vous présentent sans cesse l'image des plaisirs enflés; des bouches grimaçantes vous reditent aux oreilles les paroles d'amour que vous ne devez plus entendre; vous êtes entourée de voix qui vous accusent, vous voyez écrits autour de vous les noms de tous ceux qui vous ont aimée, de tous ceux que vous avez fait souffrir, de tous ceux que vous avez perdus. Ce qui vous semblait une faute légère est maintenant un crime; chacun de vos souvenirs devient un regret; chacun de vos regrets devient un remords. Vous ne trouvez plus de larmes, vous poussez des cris de regret. Il faut vous avouer à vous-même cette épouvantable vérité, qui certainement sera